
Il était un livre à deux voix : Asia Turgel

Wilno 1922 – Paris avril 2020

Muriel Chochois



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/2983>

DOI : 10.4000/tsafon.2983

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

Pagination : 177-180

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Muriel Chochois, « Il était un livre à deux voix : Asia Turgel », *Tsafon* [En ligne], 79 | 2020, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 24 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/2983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.2983>

Hommage

Il était un livre à deux voix : Asia Turgel

Wilno 1922 – Paris avril 2020

Muriel Chochois*

Asne, Asia Turgel... C'était un jour d'avril 2009. Je l'avais contactée quelques mois plus tôt, ayant reçu ses coordonnées par Henri Minczeles¹, alors que, dans le cadre de mes travaux sur le docteur Roza Shabad-Gawronska, je cherchais à rencontrer celles et ceux qui avaient connu l'enfermement dans le ghetto de Vilnius. En mars 2018, paraissait, en hors-série de *Tsafon*, un ouvrage à deux voix, le fruit de huit années de rencontres régulières, *Asia Turgel, Une vie, Une voix*, qui fut présenté quelques mois plus tard devant le Cercle de Généalogie Juive. Un court film fut alors projeté, Asia lisant un extrait de *Khaym Getsl der reformater*², un ouvrage du Tunkeler. « Des histoires de quelqu'un qui voulait changer le monde » pour reprendre les propos d'Asia... C'était

* A recueilli le témoignage d'Asia Turgel, paru dans le n° 9 hors série de *Tsafon*, mars 2018 : *Asia Turgel. Une vie, une voix. Vivre et survivre, de Wilno à Paris, de 1922 à aujourd'hui*.

¹ Henri Minczeles, journaliste, est docteur en histoire. Il a obtenu, en 1991, le prix de la Mémoire de la Shoah Jacob Buchman attribué par la Fondation du judaïsme français. Il est notamment l'auteur d'une *Histoire générale du Bund*, Paris, Austral, 1995, et, avec Gérard Silvain, de *Yiddishland*, Paris, Hazan, 1999. Il a dirigé *Lituanie juive 1918-1940. Message d'un monde englouti*, Paris, Autrement, 1996. Son livre *Vilna, Wilno, Vilnius, la Jérusalem de Lituanie*, Paris, La Découverte, 1993 a été traduit en lituanien. Henri Minczeles est apparenté à Paula Borenstein, la grande amie d'Asia Turgel. Il est décédé le 10 mars 2017.

² *Khaym Getsl der reformater mit zayne 25 reformer* : cet ouvrage de Yosef Tunkel (encore appelé *Der Tunkeler*), écrit en 1922, est consultable sur le site Rachel, Réseau Européen des Bibliothèques judaïca et hebraïca.

un livre scolaire qu'utilisait Asia quand elle était élève de l'école Shimen Frug à Wilno. C'est là qu'elle était née, vers *Shavouot*, en 1922. Wilno, la ville qui ne se résuma pas à être la « Jérusalem des ghettos »³.

Wilno, l'appartement de la rue Sawitsh, la table du shabbat, la barbe majestueuse de son grand-père Mordekhai, les yeux éblouis des enfants de la cour devant la vitrine du boulanger où se fabriquaient les *matzot*, mais aussi Jules Verne, les samedis au théâtre avec Pesia, sa mère, sa fierté quand les personnes parlaient de son père en disant « Ah ! Turgel, *Elektrotekhniker* », les mois d'été dans une maison louée à quelques kilomètres, aux bords de la Vilya, le piano et la danse...

« Je ne veux pas ne pas me souvenir » ces propos sur ces moments d'émotion qu'Asia voulait maintenir si vifs alternaient avec d'autres. « Il y a tellement de choses que je voudrais oublier » ! Combien de fois, dans ces milliers d'heures de discussion de nos rencontres, n'a-t-elle pas prononcé ces mots ! Elle portait en elle la nécessité vitale de ne pas oublier les siens, de les honorer en en parlant, de montrer qu'elle n'était pas seulement une victime, que son histoire ne se résumait pas à ce qu'elle avait vécu dans le ghetto et les camps.

Ghetto, Kaiserwald, Stutthof, Polte-Magdebourg... Le 6 septembre 1941, les Juifs furent contraints de rejoindre le ghetto. Dans les mois et les années qui suivirent, Asia vit ce que personne ne devrait voir. Les humiliations, la honte au moment du départ de la famille vers le ghetto. La honte, dans les camps, quand les prisonniers étaient tutoyés et qu'il leur fallait montrer une acceptation de tout, la « honte » aussi en arrivant à Paris à l'été 1945 quand une « dame juive » lui « demanda de revenir le lendemain pour laver ses carreaux ».

Ce que nous avons essayé toutes deux alors de construire, c'était, face à la honte, ce qu'apportait la dignité. Devant ces situations vécues dans les camps, il me fallait, à moi qui apprenais tout d'elle, montrer sa dignité, être digne devant soi et devant les autres. « À notre arrivée, le premier jour, à Magdebourg, une SS est venue et a demandé vingt personnes pour aller à la douche. Je pensais que c'était pour mourir. Je ne voulais pas mourir, mais je ne voulais pas attendre que les autres partent avant moi pour être tuées. J'ai tout de suite été volontaire ». Dignité, garder ses forces, aider dans la limite de ses moyens, imposer à une amie de manger son pain de manière fractionnée... Montrer qu'il est toujours possible de garder son libre-arbitre.

³ Ce titre est emprunté à l'ouvrage de Marc Dvorjetski, *Ghetto à l'Est*, Paris, Édition Robert Marin, 1950, p. 139.

Son libre-arbitre et ses capacités à se révolter. Dans ses propos, il n'y avait pas de messages « tout faits » que d'autres auraient pu écrire. Ce que nous retrouvions, dans ses propos, ce sont les « pourquoi ? ». « Six millions de Juifs ? Pourquoi ? Il y avait des voleurs bien sûr, mais pas six millions d'assassins ». « Mon, père, pourquoi ? C'était un bon Juif, il mettait ses *tefellin* et faisait la prière tous les jours ». Et Asia de se fâcher avec moi sur ces questions « Vous avez fait des études, expliquez-moi » disait-elle. Et le rabbin Pauline Bebe, dans la postface du livre reprenant ses moments de révolte complétait ainsi : « Cette question ne doit surtout pas trouver de réponse car toute réponse serait une justification impossible, insupportable, inique ».

Asia portait des questions et transmettait une expérience entre le monde d'ici et le monde de là-bas. Quand elle vivait à Wilno, Asia avait peu de repères sur l'environnement « politique » entre 1930 et 1943. Elle connaissait les noms des « grands », Piłsudski, Śmigły-Ridz pour les Polonais, et les personnes marquantes de la vie juive de Wilno, « Enfants, nous jouions aux docteurs Shabad et Wygodski avec mes copines, dans notre salle à manger », ou le banquier Bunimowitch. Asia avait aussi peu de connaissance de ce que l'Allemagne nazie mettait en place. Il y avait les quelques témoignages qu'elle avait reçus quand sa famille avait accueilli des réfugiés d'Allemagne. Mais comment le ghetto avait été créé, ce qui s'était passé dans les premiers mois, rien. Et je ne voulais pas « alourdir » son récit de références qui n'auraient pas été les siennes et qui sont d'un tout autre registre que ce qu'elle nous apporte, d'où le choix de chapitres, dans notre ouvrage, alternant les éléments de contexte et son récit. Les données historiques, c'était mon travail, Asia, c'était autre chose. Elle transmettait les réactions humaines devant ce que l'homme ne devrait jamais voir. Et Asia avait vu la mort de près. « J'étais déjà gazée » disait-elle à propos de son vécu au camp de Magdebourg, quand elle était esclave dans un atelier où elle trempait, dans des solutions d'acide, des munitions. Comme l'a écrit Yaël Yotam dans la recension qu'elle a réalisée de notre ouvrage pour Beit Vilna, ce qu'Asia a à transmettre, elle le porte « sous les ongles », « sur sa peau », « dans ses poumons ».

Ce ne fut pas un « devoir », ni pour Asia de raconter, ni pour moi d'écrire. Quel fut ainsi mon rôle à ses côtés⁴ ? *Gesher tsar meod*⁵, un

⁴ Ces références au rôle de celui qui recueille le témoignage sont redevables du chapitre « Le pacte testimonial » de l'ouvrage de Régine Waintrater, *Sortir du génocide*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2011, p. 187-214.

pont étroit entre Asia et ses besoins contradictoires, sa solitude radicale, avant et après, le fait qu'elle fasse référence à tous ceux qui lui ont permis de vivre, survivre, en cherchant de l'humanité y compris chez les Allemands – « Le vieux chef Fischer, je l'aurais sauvé » – et ses questions auxquelles il était impossible de répondre. Cela supposait des connaissances fiables, sans se montrer « expert ». Ainsi, je trouvai un jour dans un des tapuscrits qu'elle avait relu, une mention au crayon à papier dans la marge « Elle [c'est-à-dire moi] ne connaît pas Mürer⁶ ». J'ai apprécié les « vous, vous me comprenez », qui permettaient d'avancer. En sus d'être dépositaire, j'ai assuré également une fonction « d'exutoire » : « Regardez-moi quand je vous parle » me rappelait-elle souvent, quand mes yeux se fixaient sur mes notes. Mais ce que je retiendrai surtout, c'est d'avoir rempli cette fonction de « facilitateur », de « protecteur », lui amenant les preuves que tout était vrai, cherchant des documents d'archives ou des photos qui la confortaient. Sa quête de photographies des siens était sans fin. Sa mémoire était occupée par le souvenir de celles et ceux morts sans sépulture et dont elle avait perdu les traits. Pas de photographie de sa mère, Pesia Bulkin, ni de Moizesz, dont Asia s'efforçait de reconstituer l'image. « Quand je cherche le visage de mon frère Moyschele, je vois le visage de mon fils ». Oui, Asia eut un fils, Yves – prénommé ainsi en mémoire d'Izraël-Wulf, le père d'Asia – une petite-fille, Déborah, et une arrière-petite-fille, Léna. *LeDor VaDor*, de génération en génération. « Quand nous faisions une fête de famille à la maison, nous étions cinquante... Je suis la seule à avoir survécu » disait Asia si souvent.

C'est un jour d'avril 2020... Asia s'en est allée.

⁵ « Le monde entier est un pont très étroit, l'essentiel est de ne pas avoir peur » est une citation du Rabbi Naḥman de Bratslav.

⁶ Officier SS autrichien responsable des affaires juives à Vilnius, il était surnommé « Mem », par les prisonniers du ghetto, des lettres hébraïques M (mem) pour Murer et M pour le mot yiddish *Malekhamoves*, ange de la mort. Condamné par les Soviétiques, en 1944, à 25 ans de travail forcé, il fut libéré en 1955 et retourna en Autriche. À l'initiative de Simon Wiesenthal, il fut jugé à Graz en 1963.